

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 5. QUEBEC 10 AOUT, 1844, No. 130.]

Mélanges Littéraires.

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE HUMAINE;

A L'USAGE DE CEUX QUI NE RECHERCHENT PAS

Les bruyants plaisirs.

Suite.

Mais déjà votre habit vous pèse, car la colline est exposée au midi, et Avilla ses journées de Mai. Assoyons-nous sur ce tertre moussu, et jouissons de l'air attiédi et du parfum des champs. De légères vapeurs volent et embellissent l'horizon qu'elles resserrent, et c'est plaisir de rêver ou plutôt de s'épanouir là au soleil.

Cependant nous ne sommes pas faits pour la solitude; notre œil cherche d'instinct ce qui peut ranimer: déjà, depuis quelques moments, j'épie la marche douteuse d'un homme qui descend lentement le coteau. Il rappelle à ma pensée :

Le pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,

qui, sous le poids du fagot aussi bien que des ans,

Gémissant et courbé, marchait à pas pesants.

A mesure que le villageois avançait, je démêlais des traits qui ne m'étaient point inconnus, sans que je puisse deviner la nature du fardeau sous lequel je le voyais courbé; enfin mes yeux distinguèrent des jambes pendantes que le balancement de la marche faisait osciller derrière lui. Je me levai; je venais de reconnaître l'homme qui portait quelqu'un sur son dos.

Un buisson m'avait caché jusqu'alors. En m'apercevant, il rougit, et recula d'un pas.

— Eh! lui criai-je, n'ayez pas peur de moi! Où allez-vous donc ainsi chargé, Baptiste?

— Dam! vous voyez! La matinée est comme qui dirait chaude; et pourquoi la vieille mère n'en aurait-elle pas sa part? Quand sa paire de jambes valait toutes les nôtres, car elle a eu son temps, la braye femme, elle aimait cet endroit,

la journée faite, pour s'y reposer. Ce bon air régailardit jeunes et vieux. Puis, sans dire que de l'endroit où vous étiez assis, là, devant la Blanche-Epine, on verra la grande route dès que la brume sera un brin tombée.

En parlant, Baptiste se rapprochait du petit tertre, et quand j'eus arrangé mon habit sur un tas de mousse et de feuilles sèches, je l'aidai à se débarrasser de son fardeau, et nous déposâmes doucement la paralytique sur le siège qui lui avait été préparé. Baptiste, déroulant alors une blouse qu'il portait sous le bras, en entortilla les pieds de la vieille qui nous sourit à tous deux, et qui, de sa langue embarrassée, bâlbutia la syllabe, unique interprète, depuis deux ans, de toutes ses pensées. L'accent, du reste, remplaçait les paroles, et les plus belles phrases n'auraient pu mieux exprimer une joyeuse reconnaissance que son *dé de dée dé!* prononcé avec ardeur.

— En bien ! maintenant, comment vous sentez-vous, la bonne-mère ? lui dis-je.

Elle répéta plusieurs fois un petit mouvement de tête saccadé tout-à-fait approbatif, donna un regard bienveillant et doux à son gendre, un autre à moi ; celle de ses mains décharnées qui obéissait encore quelque peu à sa volonté, se retournant, non sans peine, indiqua la route qui commençait à se dessiner dans les vapeurs de la vallée, et tandis qu'elle proférait péniblement et avec une sorte de solennité sa syllabe habituelle, ses yeux se levèrent lentement vers le ciel.

— Elle pense au soldat, dit Baptiste. — Ce n'est qu'aujourd'hui que le régiment arrive à Rueil, la mère poursuivit-il en élevant la voix (non que la pauvre vieille fût sourde, mais par cette disposition machinale qui nous porte à crier plus fort en parlant à l'étranger qui ne saurait répondre en notre langue) ; faut peut-être pas compter sur lui avant demain. Ça ne marche pas comme ça veut, le militaire !

La vieille soupira, et Baptiste continua à causer, parlant de sa récolte de la saison passée, et de l'espoir de celle-ci ; de sa ménagère : elle lui avait tricoté une bonne paire de bas de laine pour préserver ses jambes de la rosée ; de son enfant. — une fûtée ! qui aidait déjà au ménage comme une vraie femme, et qui allait venir la relever de garde et tenir compagnie à la chère vieille dès que la lessive serait étendue. Fallait bien profiter du beau temps, il ne venait pas tous les jours. — Pourvu que la petite commère, pour accourir plus vite, n'allât pas oublier de lui rapporter sa binette ! car son champ de pommes de terre, là tout proche, avait bon besoin d'une façon.

Bien que de temps à autre j'eusse fourni d'un air distrait la réplique au brave Baptiste, ma pensée était loin de sa pépinière, de son ménage et de son champ. Tandis que la mère Véronique demeurait immobile à mes côtés les yeux constamment attachés sur le tournant de la grande route pleinement éclairé du soleil à cette heure, je repassais en ma mémoire le peu que je savais de l'histoire de sa vie.

Je me souvenais du temps où elle se montrait si active, portant avant le jour son lait, ses œufs, ses fruits, au marché de Versailles, et rapportant des légumes qu'elle vendait dans le pays. Je l'avais vue alors gourmander gaiement sa grande jument blanche, une *friande bête*, comme elle disait, qui se retournait à la dérobée, tordant sa bouche jusqu'à l'épaule pour attrapper une petite part de la charge de carottes, de salade et de navets. Je me rappelais que l'honnête femme avait seule élevé une famille de quatre enfants, car son mari, un ivrogne, l'avait abandonnée après avoir mangé ou plutôt bu tout ce qu'elle possédait. Elle avait mené une vie de travail et de privations, et jamais son visage ne s'était montré à moi que serein ou riant. Les paroles que je lui avais entendu prononcer parfois, et qui me revenaient maintenant en mémoire, étaient pour la plupart, empreintes d'une résignation douce et gaie. Un jour, passant par une froide averse, devant la fenêtre où j'étais assis, tellement trempée, malgré son gros surtout de camelot, qu'elle avait peine à avancer, elle répondit en souriant à mon

regard de commisération : — Il n'en tombera jamais plus sur chacun que chacun n'en peut porter. — A chaque jour suffit son mal, disait-elle, la grêle pour le lendemain, et murmurait contre une mauvaise saison. — L'heure qui est passée, est passée, était son mot quand on lui rappelait un chirurgien. — Prévoyait-on quelque disgrâce : — Dieu seul sait la couleur du matin qui luira, repliquait-elle.

J'étais triste en songeant à cette vie de travail, d'activité, de résignation, toute consacrée à de rudes devoirs sans récompense, sans renommée.

Elle-même trouvait sa conduite trop simple pour que personne autour d'elle s'avisât de penser qu'il y eût de l'héroïsme dans ce dévouement de tous les jours, dans ce continuel sacrifice de soi-même. Il n'était pas plus entré dans l'esprit de ses rustiques voisins que dans le sien qu'elle eût pu agir autrement. On disait que la mère Véronique était une brave femme, et c'était tout. Moi-même je n'avais jamais réfléchi à ce que ce banal éloge renferme quelquefois de grand. Une brave femme ! Brave contre la faim, le froid, l'abandon, la saignée, la fatigue ; brave contre les chagrins de l'âme et les souffrances du corps, contre les tentations de la pauvreté, contre les capitulations de conscience, contre les larmes de ses enfants, contre l'affaissement des forces, et contre le découragement de l'esprit. Une brave femme ! oui, le titre était bien acquis à la mère Véronique. Et pour salaire de cette digne vie frappée d'une attaque de paralysie, dans une vieillesse encore verte et vigoureuse, elle était condamnée à dépendre entièrement d'autrui, privée même de la douceur de se plaindre, du pouvoir d'exprimer ses besoins !

L'amertume me gagnait. Dans cette vie d'épreuve et de passage, plus d'un *Garo* (1) murmurait de ce qu'il ne comprend pas. Pauvre femme ! et quelle était l'origine de cette maladie, qui, tombant comme la foudre, dévore la parole, le mouvement, quelquefois jusqu'à la pensée ; qui anéantit une moitié du corps, une moitié de l'âme, et vous laisse végéter encore quelque temps avec le reste ? La cause ? Hélas ! c'était le départ du plus jeune de ses fils. En apprenant que son Benjamin, son dernier, avait tiré un mauvais numéro, et qu'il était soldat, Véronique, sans verser une larme, glissa de son escabelle à terre. Quand on la releva, elle avait perdu le mouvement la parole, et de cela il y avait deux ans.

— Serait-ce donc que la bonne mère demeure chez vous ? demandai-je, tout-à-coup à Baptiste. Il me semblait l'avoir vue chez son fils aîné, Jean, le maquignon ; à telles enseignes qu'il gardait toujours sa tranche de pain béni pour elle. Il avait en vérité tout l'air d'un bon fils.

Un murmure indistinct de la paralytique attira mes regards. Elle me sourit en répétant son petit mouvement de tête approbatif, avec une physionomie toute radieuse, et un éclair de tendresse et d'affection illumina ses traits.

Je n'avais pas écouté la réponse que commençait Baptiste ; et l'interrompant brusquement :

— Je vois ce que c'est, m'écriai-je, la bru ! Jamais femme n'a bien vécu avec la mère de son mari ; elle aura rendu la pauvre vieille par trop malheureuse !

La syllabe de la mère Véronique fut répétée avec une telle énergie, que force me fut de me tourner vers elle ; et jamais orateur, richement pourvu de paroles, n'aurait pu faire une protestation plus éloquente contre ce que je venais d'avancer. C'était moi qui rendais la pauvre infirme malheureuse ; car elle ne trouvait pas en elle assez de moyens pour repousser l'accusation. Ses regards invoquaient la voix de son gendre, et le mouvement de sa tête, les changements alternatifs de sa physionomie et du son de sa voix, vengeaient autant qu'il était en elle, la réputation de sa bru. Baptiste se chargea d'expliquer tout au long ce que j'avais déjà compris. C'était à lui de dire les faits, la partie grossière du recueil ; mais l'âme, le sentiment, la vie de ce qu'il racontait était là,

(1) Nom du paysan qui, dans la charmante fable de La Fontaine le gland et la citrouille, prétend en remontant au créateur lui-même, et pense que les chefs seraient mieux arrangés si le fruit le plus gros pendait à la plus haute, à la plus forte tige.

dans les yeux, dans la physionomie d'une pauvre vieille à demi morte.

— Que dites-vous donc, bleuu ? Eh, ma femme, qui est sa profane fille, ne l'aime pas plus que ne fait la Jeanne ! Pas vrai, bonne mère ? Si Jean est le fils aîné, sommes-nous pas ses enfants aussi ? Chacun son tour donc ! Chacun sa part de la bonne part de la bonne chère femme ! Que dirait ma petite Thérèse, si elle n'avait pas ses soirées à lire ou à caqueter près du chevet de la mère grand, pour l'endormir. Eh ! n'est-elle pas la bénédiction de la maison qu'elle habite ? Est-ce que son autre fille, Claudine, quoiqu'elle soit veuve, donnerait une heure de ses trois mois ? Non, non ; faut de la justice. Le jour de joie pour chacune et chacun, c'est le jour qu'on la va chercher ; le jour de chagrin ; c'est le jour *qu'elle part* !

Les bons yeux de la mère Véronique s'étaient mouillés, et un petit mouvement lent de sa tête, comme elle avançait les lèvres, en regardant ses mains inhabiles et décharnées étendues sur ses genoux, ranimâ la verve de Baptiste.

— C'est faux ! s'écria-t-il ? c'est pas vrai que ces bonnes chères mains, qui ont tant fait dans leur temps, ne savent à rien aujourd'hui ! Ça ne serait que juste, cependant, que celle qui a travaillé pour les autres, les autres travaillassent pour elle. Mais ça n'est pas comme cela, poursuivit-il en se retournant vers moi... Le toit qui la couvre est un toit béni. Pourquoi ma petite Thérèse, qui ne voulait rien faire, qui trottait tout le jour par le village comme une désœuvrée, pourquoi sait-elle mieux lire que toutes les autres maintenant ? Pourquoi est-elle la favorite des bonnes sœurs, la première au catéchisme, quoiqu'elle n'ait pas huit ans ? c'est que la, mère grand s'est trouvée là pour indiquer la table, quand il y avait écrit *table* dans le livre, pour montrer du doigt l'animal, la chose, l'image dont le nom se trouvait en imprimé dans l'Abécédaire de Thérèse ; c'est que la grand' mère était là pour la tenir à étudier sa leçon, pour lui faire compagnie, pour lui apprendre à être bonne et patiente, pour lui porter bonheur en la suivant des yeux. Dites-moi un peu pourquoi les repasseuses tantôt déchirent le linge, tantôt le ménagent et le plissent si régulièrement ? Nos pratiques connaissent bien les trois mois que vous passez au logis, bonne mère !

Véronique sourit à ces paroles, et Baptiste poursuivit :

— N'y a pas à dire ; sans elle, l'an dernier, tout le foin de Jean aurait été gâté comme celui de tant d'autres ; mais elle a senti l'orage, et la récolte a été rentrée à temps, quasiment la seule du pays. Et la vache à Claudine ! qui l'a guérie, si ce n'est la mère ? Qui nous a empêchés de prendre cette laveuse qu'est allée s'engager à l'autre village, et qui a volé tant de linge à la blanchisseuse de Saint-Michel ? Et...

Baptiste fut interrompu par un cri étouffé de la mère Véronique. Je me retournai avec inquiétude. Elle tendait son bras vers la route.

— Eh oui ! c'est lui, cria Baptiste ; c'est lui ! Comme il court ! il faut qu'y vous ait reconnue.

Le brave homme se leva pour courir lui-même à la rencontre de son beau-frère, Je soutins dans mes bras la vieille femme, qui n'était pas assez forte pour supporter sa joie.

Comment vous tacontais-je ce moment, cette étreinte ? La langue des hommes est pourvu pour le bonheur. D'ailleurs ce sont des félicités dont je vous ai promis le récit ; et en connaissez-vous beaucoup qui soient plus grandes que celle de revoir un fils bien-aimé, un bon fils, après une longue absence, revenant plus fort, mieux portant, plus homme, et non moins tendre, non moins aimant que lorsqu'il quitta le sein maternel ?

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 10 AOUT, 1844.

Nous prions nos abonnés de la campagne de vouloir bien nous faire tenir ce qu'ils pensent nous devoir consciencieusement ; nous savons qu'il y a plus de négligence que de pauvreté. Tels et tels que nous connaissons pour de petits Crésus, qui vivent comme des lords, se gobegeant comme le roi de Cocagne, ne peuvent pas se figurer les privations qu'endurent les journalistes et par conséquent pensent qu'il n'est pas besoin de se presser de régler leurs comptes. Nous dirons que, règle générale, ce sont les pauvres qui paient le mieux et que nous avons plus perdu avec les grands qu'avec les petits. On ne saurait croire les mécomptes que nous avons éprouvés par exemple avec les gouverneurs. Lord Gosford est parti endetté de quatre sous ; mais nous lui en faisons présent. Lord Durham a chicané sur son compte et ne l'a payé que de la plus mauvaise grâce du monde ; il ne voulait pas nous donner cinq chelins pour ce que nous écrivions et nous aurait donné cinq cents louis pour ne pas écrire. (Il aurait mis ça sur ses frais de voyage.) Lord Seaton, mieux connu sous le nom de Colborne et encore mieux sous celui de Vieux-Brûlot, nous a fait traîner en prison, ce qui naturellement lui donnait un excellent prétexte pour ne pas nous payer. Lord Sydenham... ah ! lui par exemple a soldé son compte sans mot dire et nous a payé honnêtement... *honnêtement* n'est peut-être pas le mot, car il est possible qu'il ait pris ça sur les fonds secrets de la caisse des mariages, ou des biens des Jésuites ou... enfin bref il nous a payé et si nous ne savons d'où cet argent est venu, nous ne savons guère mieux où il est allé. Sir Charles Bagot, le vertueux sir Charles Bagot est mort sans demander s'il nous devait quelque chose ; il pensait avoir fait assez pour le pays en lui donnant le gouvernement responsable. Respect aux restes de l'homme juste ! avec tout ça nos quinze chelins sont flambés. Sir Charles Metcalfe le généreux sir Charles Metcalfe, lui qui jette les centaines de louis comme nous ne pourrions pas jeter les sous n'a toujours pas encore pensé à payer son abonnement ; il a tant d'occupations, le pauvre homme ; il nous paiera peut-être quand il aura moins d'ouvrage... aussitôt qu'il aura formé son ministère.

C'est égal, nous pouvons dire que nous avons été encouragé par tous les gouverneurs. C'est flatteur ; mais ça ne fait pas bouillir la marmite.

Un journal de cette ville conseille à Sir Charles Metcalfe de venir faire guérir son cancer à Québec où si l'on en croit le susdit journal, s'opèrent les cures les plus merveilleuses. Pour plus amples informations il renvoie son Excellence à Mr. le curé Painchaud qui est mort, à Mr. Compain qui est mort, à la révérende mère, Saint Martin qui est morte. Voilà sir Chs. Metcalfe presque aussi avancé qu'avec les avis de son conseil exécutif actuel !

Allez, pauvre homme, restez où vous êtes ; on n'est pas plus fin ici qu'ailleurs : voyez plutôt le Journal en question.

Lorsque Mr. Viger apprit de Mr. C. S. Cherrier la manière avec laquelle Mr. Barthe venait d'accueillir le cartel de Mr. D'Arny, il l'est écrit. Par ma

tabatière, cela ne se peut pas ; à la tête d'un philosophe Mr. Barthe joint le cœur d'un chevalier. — En vérité mon oncle, répondit Mr. Cherrier qui se livra pour la première fois de sa vie à un calembourg, voilà une chevalerie de mauvais aloi ; les anciens chevaliers couraient aux combats singuliers couverts de leurs écus, mais Mr. Barthe couvert des écus des autres ne monte à cheval que sur la forme.

SIR CHARLES METCALFE A LORD STANLEY.

(Continuation.)

Vous êtes sans doute bien curieux, mon très-cher Stanley, de connaître les véritables raisons qui ont amené la grande chicane ; tout le monde en a parlé à perte d'haleine, tout le monde en a écrit à perte de patience et l'on n'en est pas plus avancé ; depuis ce brave Mr. Viger qui s'est enterré, tout vil sous un pamphlet tiré à dix mille exemplaires où le peuple a vu noir et blanc, jusqu'à ce brave révérend Ryerson qui abandonne les choses du ciel pour celles de la terre, parcequ'il espère sans doute être mieux récompensé dans ce monde-ci que dans l'autre, chacun a lâché son mot ; il n'est pas jusqu'à maître Wakefield qui a écrit là dessus comme un cheval et qui rue en palefrenier contre tous ceux qui lui déplaisent ; or tous ceux qui ne le mènent pas à son but lui déplaisent. Eh bien, cher Stanley, on n'en sait pas plus long ; les uns disent que les ministres venaient me trouver en état de goguette, et que cela m'a choqué ; ce n'est pas vrai je les aurais mis à la porte si cela m'eût formalisé ; mais les canadiens sont plus sobres, croyez-moi, que nous autres de la vieille Angleterre ; on a dit que j'avais nommé celui-ci, celui-là et l'autre à des emplois sans le concours de messieurs du conseil. Je vous assure qu'il n'en est rien ; c'est la fatalité attachée à ce malheureux pays qui a causé tous les malentendus où je n'ai vu que du feu. On me dit que les ministres voulaient se débarrasser les uns des autres. Je n'en sais rien ; si cela est le cas, il est singulier que ce soit le plus maladroit des dix qui ait réussi. Il me semble que si c'était à recommencer les mêmes choses n'arriveraient pas ; car je crois véritablement qu'il y a eu de mon côté, non pas des torts, Dieu sait que mes intentions sont pures, mais peut-être des imprudences excusables. Quant aux ministres si au fond ce ne sont pas des intrigants ce sont des héros dignes de l'amour de leurs concitoyens.

Vous pensiez, cher Stanley, que j'allais vous expliquer de fil en aiguille chacun des faits qui ont amené cette terrible crise ; eh mon Dieu j'aurais besoin que quelqu'un me l'expliquât à moi-même. Je vous dirai que je soupçonne fortement ce garnement de Wakefield d'être au fond du sac ; car certainement d'après les révélations que j'aperçois dans les journaux de Londres touchant certaines peccadilles du susdit Wakefield, et qui avaient pour objet de lui procurer beaucoup d'argent pour prix de plus ou moins d'obscurités manigancées auxquelles il se peut que les ministres n'aient pas voulu se prêter. Voyez-vous, ces gens-là ne comprennent pas les soupleses diplomatiques, les complaisances constitutionnelles qu'on se doit mutuellement ; ils croient pouvoir chevaucher par monts et par vaux au nom seul d'une bonne cause et remporter toutes les victoires sans se servir d'agents secrets, d'espions, et de tout cet attirail qui forme un accessoire ordinairement si utile et souvent indispensable dans la science du gouvernement, et sans réfléchir que l'homme qui veut faire du mal réussit toujours un peu, ils auront désobligé ce Wakefield qui en faisant ses affaires les aurait aidé merveilleusement à faire les leur ; or pour n'avoir pas voulu se laisser prendre un petit peu à son panneau, ils ont mis en panne le vaisseau de l'état qui désorienté, à moitié désappareillé, démâté et presque échoué ne naviguera peut-être pas de long-tems en

en clair.

Il n'y a pas eu dans tout cela de ma faute ; j'étais mû par les meilleures intentions, comme vous savez. On me fait un crime de quelques vétilles qui ne valent pas la peine de les mentionner. Par exemple j'ai accordé à un jeune homme une place de greffier dans le Haut-Canada ; mais les ministres le savaient puisqu'ils roulaient en nommant un autre au même emploi ; j'ai aussi pris sur moi d'offrir la place de président du Conseil législatif à un homme, puis sur son refus, de la donner à un autre ; mais c'était absolument pour rendre service à messieurs du conseil exécutif qui n'auraient jamais pu s'accorder sur une même personne et je craignais que cela ne nuisît à la bonne harmonie qui doit régner entre les membres d'une administration. Une autre chose que l'on me reproche mais que je faisais pourtant avec la meilleure intention du monde, c'était de demander conseil à d'autres personnes que celles qui composent le cabinet, il me semble qu'on ne peut pas trop recevoir d'avis... surtout quand on a, comme moi, coutume de ne suivre que sa propre idée. On a dit encore que je voulais rabaisser mes ministres, que je leurs refusais ce nom ; je l'avoue ; mais je n'étais mû en cela que par les meilleures intentions ; je savais que plus on ajouterait de distinctions et de titres, plus on exciterait l'envie des ambitieux, plus il se trouverait d'hommes qui desireraient obtenir cette distinction et par conséquent plus on rendrait précieuse la position des hommes méritoires que le peuple voyait avec plaisir au pouvoir ; car ici bas le mobile général est malheureusement celui-ci : Ote-toi de là que je m'y mette.

Quoi qu'il en puisse être des causes qui l'ont amenée, ma position est affreuse et ce qui contribue à me la rendre plus pénible c'est que je ne vois nul indice d'un meilleur avenir. J'attends vos instructions pour me tirer de ce pas-là et m'ôter toute responsabilité qui me pèse. Vous aimez peut-être à savoir quelle espèce de gens sont ceux qui me tiennent lieu de ministres en ce moment. Wakefield pourrait vous en dire assez là-dessus, mais il est difficile d'obtenir de lui la vérité véritable : à cet égard cela dépendrait du vent politique qu'il fait. Je vais donc tâcher de vous en apprendre ce que j'en sais. D'abord le chef de mon ministère est le vénérable Mr. Viger ; excellent homme qui a d'excellents antécédents. une réputation excellente, d'excellentes qualités, mais qui ne fait rien. Si je lui demande une loi il me renvoie à Montesquieu ; si je veux un conseil il me cite Brantôme, son opinion, il me lit l'*Aurore* ; des informations sur les malheurs du pays, il pleure ; et si je parle de sacrifices pécuniaires il se fâche. Je l'ai pris parce que je croyais qu'il entraînerait tout le pays à sa suite ; il le croyait aussi ; il paraît que je me suis trompé, qu'il s'est trompé et qu'on nous a trompés ; d'après ce que je vois c'est un homme perdu ; j'en suis au désespoir car c'est un monsieur bien poli. Après lui vient M. Draper, qui est resté au ministère un tiers pour obliger son parti, un tiers pour m'obliger et un tiers pour s'obliger lui-même ; il s'en ira quand on voudra et peut rester sans déplaire à personne. Après tout le monde vient Mr. Daly ; quant à celui-là on ne sait ni comment il est venu au ministère, ni ce qu'il y fait, ni comment il s'y maintient, ni comment l'en faire sortir ; c'est un homme à mille pattes dont pas une ne rend service ; pourtant il a su s'imposer assez bien à la province, pour qu'on ne cherche à l'ôter de sa place qu'après lui en avoir donné une meilleure.

(Le reste de la lettre paraîtra Samedi prochain.)

*. La suite du *Journal de l'Américain* paraîtra au prochain numéro nous en avons trouvé encore quelques pages que nous donnerons toutes à la fois.

*. Louché a besoin qu'on y regarde à deux fois. Peut-être que nous le mettrons au jour, peut-être que non.

Recette pour faire durer les boîtes. — Faites fondre 3 parties de suif de mouton et une de résine, appliquez sur vos boîtes onze couches de ce mélange, et puis..

.... ne les portez pas.

Deux avocats de campagne voulant embarrasser un cocher qu'ils rencontrèrent, lui firent cette question : "Pourquoi votre cheval d'avant est-il plus gras que le cheval d'arrière ?" Le cocher les ayant reconnus pour des limiers de justice, leur répliqua : C'est que le premier est un avocat, et le second son client.

Une goëlette qui venait de quitter Québec faisait eau. Un Irlandais qui était à bord, descend dans la cale et se met à bûcher la carène. — "Mais, que faites-vous donc là ?" lui crie-t-on. — Je fais un trou pour faire sortir l'eau.

Quelqu'un disait à un juif : "Savez-vous bien, mon ami, qu'en Angleterre, Juifs et scélérats sont accrochés au même gibet ?" "Je l'ignorais," répartit le Juif ; mais si cela est vrai, il est heureux pour vous et pour moi que nous ne soyons pas là ; car l'un de nous serait pendu pour le malheur de son origine, et l'autre pour le crime de sa nature.

Un barbier Irlandais demandait un jour à un vieux sarceur pourquoi les femmes n'avaient pas de barbe. "C'est tout simple, dit l'autre, si elles avaient de la barbe elle serait continuellement exposées à se couper le menton en se rasant, car elles parlent toujours."

Un avocat de Dublin disait à son client que son adversaire avait porté sa cause devant une autre cour ; "Il peut bien la porter devant le diable, s'il le veut, reprit Paddy, je sais bien que mon avocat le suivra jusque là pour de l'argent."



G. Futvoye,

Encauteur, Courtier

Agent Général d'affaires en Commission.

QUAI NAPOLEON ET SALLE DES FRANCS-MAÇONS (AU CHIEN D'OR)

Près de la Porte Prescott, Québec.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBI, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

14 RUE COUILLARD, - QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année ou le vol. se compose de 48 numéros. — Le prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestre de 24 numéros, d'avance.